

ferait publier par les journaux une note dans le sens indiqué par M. von Buch. Effectivement on pouvait lire, il y a quelques jours, un petit entrefilet dont le sens était très obscur, ayant trait à des rumeurs qu'on répandait dans le pays, que ces bruits étaient sans fondements etc. . . .»

Voici une petite anecdote qui ressemble à celle que nous avons relatée à la p. 119 du fasc. XI. «Le 10 octobre N. Le Gallais racontait qu'il a été, il y a 2 jours, à Cologne, où il rencontra une dame qui lui demanda l'adresse du Consul américain. Le Gallais causant en anglais, voilà qu'un Teuton l'apostropha en lui enjoignant de parler l'allemand et en lui disant qu'on ne parlait pas anglais dans une ville allemande. Le Gallais fit observer que cette dame était américaine et qu'elle voulait savoir l'adresse du Consulat américain; il montra les papiers de la dame au zélé Germain, mais celui-ci s'éloigna en maugréant contre ces sales Anglais.»

A la date du 11 octobre Welter note «qu'une certaine excitation s'est emparée des Luxembourgeois de ce que M. von Buch avait encore une fois demandé à M. Eyschen d'empêcher les Luxembourgeois de manifester leurs préférences pour les Français. Défendre aux Luxembourgeois de manifester leurs préférences pour les Français! Défendre aux Luxembourgeois de prendre fait et cause pour la France! Ou leur défendre d'exprimer leurs opinions! C'est tellement monstrueux qu'ils ne peuvent pas y croire. . . . Lors de l'occupation, les Luxembourgeois avaient appris à se maîtriser et à se taire. Mais maintenant ils commencent à s'exprimer plus librement et ils ne cachent plus leurs véritables sentiments. Si maintenant les Allemands, forcés de battre en retraite, repassaient à Luxembourg, il y aurait danger que l'un ou l'autre imbécile puisse commettre un acte de folie gros de conséquences et funeste pour toute la population. C'est pourquoi le Gouvernement devrait . . . p. ex. lancer un manifeste invitant la population à ne pas manifester dans un sens ou dans l'autre, admonestant à ne manifester qu'en faveur de sa neutralité et de son indépendance et à observer la neutralité la plus absolue, quoi qu'il arrive.»

Tout le monde est d'accord pour considérer Nicolas Welter comme un de ceux qui ont le plus grand mérite dans la propagation de la littérature allemande. Cela ne l'a jamais empêché d'être resté un bon Luxembourgeois; aussi comprend-on son indignation lorsqu'il rapporta à Michel Welter qu'il avait entendu le 12 octobre un officier «haranguer» les Schnellsohler» (sobriquet donné par les Luxembourgeois aux soldats du Landsturm) pour leur annoncer la prise d'Anvers. Tout en les engageant à crier hurrah, il leur dit qu'ils étaient ici à Luxembourg sur une terre allemande qui resterait éternellement réunie à la patrie allemande.»

Le 13 octobre Michel Welter vit M. Pellerin, directeur d'une usine belge, qui lui raconta quelques détails sur l'attitude des Allemands en Belgique et notamment à Liège. «Quelle horreur!» écrit Welter avant de reproduire des détails. Le lendemain il rencontre des personnes qui venaient d'apprendre d'autres détails sur les atrocités de la bouche d'un Monsieur de Musson, ancien sous-chef de gare ainsi que du curé d'Éthe. «Et ces 93 savants allemands ont le front d'écrire que pas un seul Belge n'a subi